

Société d'information ?

Guillermo Kozlowski
CFS asbl

Société de l'information donc ? Il faudrait voir, il y a notamment un élément qu'il est important d'analyser dans cette affirmation, ce qu'elle avance en creux, c'est-à-dire ce qu'elle déplace.



Pour citer ce document : KOZLOWSKI Guillermo, « Société d'information ? », CFS asbl, 2018
URL : http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/societe_d_information.pdf

Avec le soutien de :



Société d'information ?

Guillermo Kozlowski

CFS asbl

Société de l'information donc ? Il faudrait voir, il y a notamment un élément qu'il est important d'analyser dans cette affirmation, ce qu'elle avance en creux, c'est-à-dire ce qu'elle déplace.

Depuis les années 1930, et beaucoup plus massivement à partir des années 1980, certains affirment que la communication est une problématique tellement importante qu'elle définit l'ensemble de société : ainsi on serait la société de la communication. D'autres parlent même d'un univers fait d'information, c'est-à-dire de ce qui est communicable.

En effet, les techniques de l'information et de la communication ont une place très importante dans nos sociétés. Ce ne sont pas de simples gadgets, il est évident qu'elles touchent à des nœuds importants de notre manière d'être au monde, elles sont largement capables de modifier, structurer, renfoncer ou fragiliser des modes de rapports sociaux.

Le téléphone portable est un exemple évident, il est tellement central que beaucoup seraient physiquement incapables de vivre sans, alors que très souvent ils ont été capables d'un tel exploit il y a quelques années¹.

Société de l'information donc ? Il faudrait voir, il y a notamment un élément qu'il est important d'analyser dans cette affirmation, ce qu'elle avance en creux, c'est-à-dire ce qu'elle déplace. Si c'est l'information ou la communication qui définissent notre société, ce qui n'est pas

communicable serait-il alors inutile, inexistant ?

Il peut être utile de revenir sur cette question parce que la politique sociale est largement bâtie sur l'hypothèse du tout communicationnel, que nous pouvons rencontrer aussi bien dans les appels au dialogue, à la rencontre dans toutes sortes de « mixités », à la cohésion, que dans la manière de comprendre, de traiter et d'évaluer les problématiques sociales.

Théorie de la communication

Les termes d'*information* et de *communication* nous sont très familiers, pourtant l'idée que transmettre des informations est une question centrale est très récente. Le premier à théoriser cette idée est probablement le sociologue américain Norbert Wiener, dans les années 1930. « Il faut mesurer clairement la portée de la rupture paradigmatique que propose ici Wiener. Elle est en fait double. La nouveauté n'est pas tant que soient mis en scène l'information et le mouvement de son échange comme nouvel objet de science – ce que l'on croit généralement – mais bien que ce mouvement d'échange d'information soit présenté ici comme constitutif intégralement des phénomènes, aussi bien naturels qu'artificiels. Là est l'origine du « tout communication », qui constitue la base ultérieure du discours utopique sur la communication. »².

1 Pour rappel, en Belgique le démarrage du téléphone portable généralisé date seulement de la fin des années 1990, début des années 2000. Les « smartphones » n'existent que depuis 10 ans.

2 Philippe Breton. « L'Utopie de la communication », La

La société de communication correspond à l'idée que l'ensemble du monde peut être réduit à des informations. « De fait, sa thèse est que « la société peut être comprise *seulement* à travers l'étude des messages et des facilités de transmission qui lui sont propres » (Wiener, *Cybernétique et société, Deux-rives*, Paris 1952). Une société donnée est ainsi entièrement constituée par les messages qui circulent en son sein. »³. En simplifiant, derrière les apparences, le monde serait entièrement bâti d'information en mouvement. Ce que Wiener commence à formuler théoriquement n'est pas une idée en l'air, s'il peut formuler cette hypothèse c'est que toute une série de pratiques répondent d'une certaine manière à ce mode d'interrogation.

En effet la communication est une des caractéristiques du vivant, en tout cas les animaux sont capables de produire des informations sur leur milieu, et parfois de les transmettre à leurs congénères. C'est-à-dire qu'ils peuvent isoler, abstraire, parmi tout ce qu'ils perçoivent, certains éléments qui sont pertinents pour eux parce qu'ils indiquent la présence d'un prédateur, d'un partenaire pour la reproduction, d'une source de nourriture, d'un danger, etc. On est cependant très loin ici d'une société de l'information.

D'une part, seul une infime partie de leurs perceptions sont transformées en informations, et peu d'informations ainsi produites sont transmises à leur tour.

D'autre part, parmi les animaux, le rapport aux informations est majoritairement direct, une odeur ou un son par exemple, nécessitent la présence physique de l'émetteur. Tandis que dans notre société, le langage permet facilement de donner des informations sur quelque chose qui n'est pas physiquement présent. Par exemple, on peut savoir qu'il y a des ours en Roumanie sans les percevoir : ni vu, ni senti, ni écouté... Avec l'apparition de l'écriture, une information peut être encore plus indirecte. On peut par exemple lire sur un panneau que Grenoble se trouve à 320 kilomètres, ou dans un livre de cuisine la recette des asperges à la vinaigrette, alors que celui qui a écrit ces informations n'est pas sur place, il peut

Découverte, 1992, p22.

3 Philippe Breton, op cit p 31.

même être mort. Avec l'apparition d'algorithmes informatisés ces informations peuvent même être produites automatiquement. Un algorithme peut produire un profil individualisé à partir des métadonnées informatiques, et chercher les informations pertinentes pour ce profil. Par exemple à partir de l'âge, du type de contacts avec ses amis facebook, des produits achetés, des déplacements, etc. évaluer qu'un vélo en vente est une information pertinente pour quelqu'un. Ici, en effet, presque tout est circulation d'information.

Le monde n'est pas devenu information, mais notre manière d'appréhender le monde est de plus en plus basé sur des informations.

En résumé, si Wiener peut formuler cette théorie, si elle fait maintenant partie du sens commun, c'est qu'elle correspond à un rapport au monde qui est en train de se mettre en place. Le développement des moyens de communication est un élément évident. Il y a une économie de plus en plus abstraite (financiarisée) donc pensable en termes d'échanges d'information, notamment au niveau des échanges boursiers. Mais aussi l'idée que le vivant est contrôlé et produit par les informations contenues dans l'ADN⁴. Ou, dans la sphère du quotidien, l'adoption massive de certaines hypothèses psy affirmant que la communication est le ciment de la famille, du couple, et de l'ensemble des relations sociales.

Y a-t-il un problème ?

L'une, et probablement la principale caractéristique du monde de l'information, est d'être modélisable. En effet, si tout peut être réduit à des informations, il devient possible de fabriquer des modèles qui intègrent ces informations et les traitent de manière à comprendre le monde, souvent avec la volonté de le rendre prévisible et maîtrisable. Les modèles ont leur utilité, ils ne fonctionnent pas toujours et ne sont pas tout-puissants, il a été démontré scientifiquement depuis les années 1960 qu'ils ne peuvent reproduire la réalité, mais produisent une série de

4 Pour une critique argumenté et accessible de cette idée très répandue voir Henri Atlan « La fin du tout génétique », 1999.

savoirs sur le monde. Il est possible de les utiliser sérieusement, dans toutes sortes de domaines avec une attitude critique, c'est-à-dire en prenant en compte dans chaque cas quels sont leurs limites, leurs domaines de validité, leurs conditions de pertinence⁵.

Le problème est plutôt dans l'autre versant de la question : dans la manière de faire en sorte que le monde devienne modélisable. Si on intègre l'hypothèse selon laquelle le monde est au fond de l'information, alors le modèle est plus réel que n'importe quel autre mode de rapport au monde. Comprendre vraiment les choses serait alors décrypter, derrière les apparences, les informations qui sous-tendent les phénomènes.

Par exemple, lorsqu'on apprend un métier il y a toute une série de gestes qui ne sont pas transmis sous la forme d'informations, c'est-à-dire d'éléments abstraits compréhensibles par tous et partout. Tout ce qui relève du « tour de main » de l'artisan, n'est pas isolé de la pratique elle-même. On peut certes décrire avec minutie une recette de cuisine ou une technique de luthier, mais l'information n'est pas suffisante. Cette information n'est qu'un élément, utile pour ceux qui ont déjà une pratique. D'ailleurs, dans les métiers il y a souvent des jargons, parce qu'un langage trop générique n'est pas adapté à une pratique très spécifique.

Dans la mesure où la pratique ne se réduit pas à des informations, la qualité du travail de l'artisan n'est évaluable que par des pairs. Sans compter que dans un métier il y a souvent une subjectivité un peu particulière, un jargon propre implique un certain rapport au monde, un imaginaire associé au métier (à son histoire, à des figures remarquables, à des fictions...), certaines mémoires. Lorsqu'on dit que quelqu'un est charpentier, cuisinier, mécanicien, il y a plus que de simples informations.

Il y a pourtant beaucoup de raisons de rendre

5 Notamment des limites liées au fait que pour modéliser il est indispensable de discrétiser, c'est-à-dire de découper le réel, d'arrondir, de transformer les mouvements continus en séquences, ce qui fausse les résultats parfois de manière imprévisible. A ce propos voir le livre à la fois accessible et exigeant de James Gleick « La théorie du chaos », Champs 1988.

modélisable un métier, de le réduire à un certain nombre d'informations à connaître, quitte à perdre en efficacité et en savoir-faire. Cela permet de transmettre ce métier à n'importe qui maîtrisant plus ou moins le code et de former des formateurs facilement. Il y a aussi la possibilité de faire évaluer les travailleurs, les apprentis, les formateurs, par des gens ne connaissant rien au métier, puisqu'il s'agit simplement de vérifier un certain nombre de compétences décrites en termes génériques, compréhensibles par n'importe quel gestionnaire. Mais aussi de rendre l'ensemble plus prévisible, plus facile à juger en termes de rentabilité, notamment. Non pas que le processus de travail devienne plus efficace, mais simplement il est facilement intégrable dans des modélisations qui servent de base pour des modèles économiques.

Par exemple, pour rendre le métier d'aide familiale modélisable il faut trouver une série de notions psy qui expliquent les problématiques rencontrées lorsque les travailleurs sont en interaction avec des personnes âgées (ce qui constitue une partie importante de leur travail). Le problème n'est pas tellement dans l'existence de ces théories, mais comprendre et restituer de manière normalisée ces contenus est surtout intéressant pour évaluer facilement. Cela ne garantit en rien que la personne sait faire son métier, et par ailleurs rien ne dit que savoir faire son métier implique réussir cette évaluation. Mais, désormais, être *modélisable*, c'est-à-dire savoir penser, décrire, raconter, évaluer... son travail en termes d'information est devenu un critère essentiel. Ici on n'utilise pas un modèle pour produire certaines informations, on agit de telle manière que les actions rentrent dans le modèle. On ne produit pas un savoir sur les actes, on se rend maîtrisable.

Bref, cet appel massif à la mise en forme du monde n'est pas neutre. Suivant la formulation de Michel Serres, « L'abstraction la plus haute naît d'une exigence aiguë sur la meilleure communication possible »⁶. La communication parfaite doit être parfaitement abstraite, la raison est simple, la matière produit toujours du bruit,

6 Michel Serres. « La communication », Les éditions de minuit, 1968, p 9.

brouille en partie les communications. Ainsi, concrètement, ce qui se communique le mieux au monde c'est le capital. En effet, il est capable d'abstraire n'importe quelle matière et la transformer en valeur numéraire, et tout ce qui peut être transformé en capital circule.

L'autre de la communication

Dans « L'utopie de la communication », qui date du début des années 1990 (avant la démocratisation du téléphone portable et de l'internet), Philippe Breton remarquait que la communication s'était transformée en une valeur centrale. Déjà à l'époque si un parti politique perdait les élections c'était parce qu'il avait mal communiqué. Une rupture amoureuse était nécessairement due à un manque de communication dans le couple. L'éducation était la manière de communiquer des valeurs aux enfants, la principale valeur à transmettre étant bien entendu la capacité de communiquer elle-même (aujourd'hui la compétence « prendre la parole en public » est centrale dans les différents « référentiels »). Dans le domaine du travail l'heure était aussi au « dialogue social », bref, à la communication...

« Chaque acte de communication s'inspire ainsi d'un idéal d'harmonie qu'elle contribue en même temps à construire pierre par pierre. L'effet pervers de cette approche typiquement utopiste est ici le déni systématique du conflit, qui est ainsi diabolisé, renvoyé au seul espace de la violence et du désordre destructeur »⁷. Or, la communication est non-violente, parce qu'on ne prend pas en compte la violence nécessaire pour transformer le monde en information.

7 Philippe Breton, op cit p 138.